



Fily Jean-Pierre : Né le 22-11-1882 à Plogoff ; 1908, prêtre et vicaire à Saint-Pol-de-Léon ; 1922, aumônier à Kernisy, Quimper ; 1934, prêtre résidant à l'hospice de Pont-l'Abbé ; décédé le 25-03-1939.

Guerre 1914-1918 : Citation (Ordre de la Division) : “ Canonnier d’un dévouement éprouvé. S’est distingué comme brancardier à l’affaire d’Hébuterne, en Champagne et à Verdun. Légèrement blessé par un éclat d’obus, au moment de la prise du fort de Vaux ; a été, aux attaques de la Malmaison, gravement intoxiqué par les gazs ennemis. ” Gabriel Pondaven, *Le livre d’or du clergé pendant la guerre (1914-1919)*, Quimper, A. de Kérangal, 1919

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1939 p. 251-254.

M. Jean-Pierre Fily est mort le soir de la fête de l’Annonciation de la Sainte Vierge, après une agonie de trois jours, dans la chambre qu’il occupait à l’Hôtel-Dieu des religieuses Augustines de Pont-l’Abbé, depuis le mois de septembre 1934. Il était âgé de 56 ans.

Il était né à Plogoff, non loin de la chapelle de N.-D de Bon-voyage et il était si dévot envers Marie qu’on ne peut s’empêcher de penser qu’Elle sera intervenue en sa faveur et que le bon Dieu lui aura permis de descendre le jour de sa fête prendre son pauvre fils dans ses bras maternels pour le suprême Voyage.

Son pauvre fils ! En effet, M. Fily a été soumis par Dieu à une épreuve exceptionnellement dure. Au jour de son ordination sacerdotale, le 25 juillet 1908, qui eût pu prévoir que ce jeune homme si bien constitué, si souple et si robuste, deviendrait un jour et serait pendant des années cette loque pitoyable dont le seul aspect provoquerait chez tous ses visiteurs ; un indicible serrement de cœur ? Lui qui jadis ne savait que par le dictionnaire la signification précise des mots : chaud, froid et fatigue !

Donc, petit enfant, il avait grandi à l’ombre de la chapelle de la bonne Vierge. Un jour, à l’âge de 6 ans, inspiré peut-être par sa Mère du ciel, il confia avec émotion à sa maman de la terre qu’il voulait être prêtre. Ensuite, il n’en parla plus jusqu’à l’âge de 14 ans. Mais alors, quand l’heure vint de quitter l’école primaire et de prendre un métier, il déclara à sa mère que son idée n’avait pas varié durant ces huit années et qu’il n’avait qu’un désir : entrer au Petit Séminaire. C’était net, Le recteur de Plogoff, M. Deniel, fut aussitôt convaincu et sous sa direction l’adolescent se mit avec ardeur à l’étude du latin.

S’il était physiquement bien doué, il ne l’était pas moins intellectuellement. Ses études à Pont-Croix furent brillantes. Il sauta la classe de Troisième et néanmoins se classa aisément second à sa sortie de Rhétorique. Au Grand Séminaire, il s’assimila avec la même facilité les sciences philosophiques et théologiques.

Ce fut Saint-Pol, la capitale du Léon, qui eut la chance de recevoir M. Fily comme vicaire. Et, du mois d'août 1908 au mois d'août 1914, ce furent les jeunes gens du patronage qui bénéficièrent chaque soir de son zèle toujours affable et souriant.

Le dimanche 2 août 1914 devait avoir lieu sur les hospitalières pelouses du parc de Kernévez un joyeux rassemblement de jeunesse, un grand concours interrégional de gymnastique et l'abbé Fily, plein d'entrain et d'activité, mettait la dernière main aux préparatifs, lorsque soudain, la veille, samedi 1er août, sonna le tocsin de la grande guerre. Une autre jeunesse allait réclamer ses soins, une jeunesse, hélas ! fauchée dans sa fleur dans les plaines de la Marne et d'Ile-de-France. M. Fily, brancardier divisionnaire, se pencha miséricordieusement sur les pauvres corps et sur les nobles âmes des fils héroïques de la France. Et lui-même, très modestement mais très réellement, fut héroïque sur les divers champs de bataille où les hasards de la guerre le conduisirent d'abord comme brancardier, puis comme artilleur de 75.

Témoin la citation qui lui fut décernée après les sanglants combats de la Malmaison :

« Canonnier d'un dévouement éprouvé. S'est distingué comme brancardier à l'affaire d'Hébuterne, en Champagne et à Verdun. Légèrement blessé par un éclat d'obus, au moment de la prise du fort de Vaux ; a été, aux attaques de la Malmaison, gravement intoxiqué par les gaz ennemis. » Gravement intoxiqué, oui, certes ! Il fut même aveugle pendant quelques semaines. Mais bientôt ce tempérament de fer parut avoir dominé le poison. Et M. Fily, qui aurait pu demeurer à l'arrière, demanda à retourner au front à son poste d'honneur et de dévouement. Il y demeura jusqu'à la fin de la guerre et démobilisé, crut pouvoir, de même reprendre à Saint-Pol son poste pacifique de première ligne. Hélas ! cette fois ses forces le trahirent : les gaz empoisonnés, lentement et comme méthodiquement, avaient pénétré jusque dans les centres vitaux : bronches, voies digestives, système nerveux, tout était envahi.

Mais c'eût été mal connaître M. Fily que de penser qu'il allait s'avouer vaincu. Nommé en 1922 aumônier de l'établissement de N.-D. de la Miséricorde de Kernisy, à Quimper, il trouva de nouvelles forces ; disons mieux : la miséricordieuse Vierge Marie, patronne de cette sainte maison, lui donna de nouvelles forces pour qu'il pût longuement travailler à l'éducation surnaturelle de ses chères filles. Ministère spécial et délicat auquel il s'intéressa vivement et s'adapta, parfaitement, grâce aux dons plus qu'ordinaires que Dieu lui avait départis. Il avait un solide bon sens, de la netteté, de la fermeté, surtout de la bonté et une dévotion très vive et très filiale envers la Sainte Vierge. C'est, par-dessus tout, cette dévotion qu'il prêcha à Kernisy. A chaque fête de la Vierge, avant de célébrer la sainte messe, il montait en chaire et il exhortait ses enfants à beaucoup aimer et à imiter de tout près leur Mère du ciel. Et — lui si viril et qui tenait essentiellement à tremper des cœurs énergiques — il ne pouvait parler d'Elle sans pleurer.

On l'écoutait avec docilité, avec plaisir et avec fruit : en effet, ce qu'il disait chaque semaine dans ses catéchismes et dans ses prêches était à la fois cordial, substantiel et bien à portée de son auditoire. Que d'heures il a passées chaque jour à préparer, à méditer ses instructions qu'il consignait de sa nerveuse et fine écriture dans de gros cahiers, lesquels en douze années de labeur méthodique et constant, se sont accumulés en une pile d'une imposante hauteur !

Et afin que la bonne Vierge bénit son travail, il récitait quotidiennement le saint Rosaire. Sa vie était celle d'un moine. Affilié à l'Union Apostolique, il pointait scrupuleusement chaque jour ses — rares — manquements.

Il est étonnant qu'à cet austère régime, une santé si compromise ait pu tenir douze années. A vrai dire, elle n'avait cessé de décliner pendant tout ce temps. Mais, avec une farouche énergie, l'âme

résistait et ne cédait le terrain que pied à pied. Enfin elle dut capituler. Le tremblement convulsif qui secouait ses membres était devenu effrayant. Au mois de septembre 1934, M. Fily se retira donc chez les Augustines de Pont-l'Abbé.

Quitter ses paroissiennes de Kernisy qui l'aimaient, le vénéraient et lui ont voué une touchante et durable reconnaissance, fut pour lui une bien grande peine. D'autant plus vive qu'il ne se faisait aucune illusion sur la nature et l'implacable évolution du mal qui le minait. Mais il trouva dans sa foi la force de consentir au dur sacrifice. Foi véritablement bretonne, ferme comme les rocs de Plogoff. A aucun moment M. Fily ne s'est départi de cet esprit d'acquiescement à la volonté divine. Il savait qu'il y a plusieurs manières d'être apôtre ; dans l'inaction comme dans l'action il entendait le demeurer toujours.

Il demandait seulement à Dieu comme une faveur de ne pas le condamner d'une manière prolongée à une impotence absolue. Il a été exaucé. Sans doute, depuis deux ans incapable de se tenir debout, il ne pouvait plus célébrer le Saint sacrifice, mais chaque matin sur sa chaise roulante on le conduisait à l'oratoire où M. Floc'h, son voisin, disait la messe et il communiait pieusement. Sauf les deux dernières semaines, il a pu se lever et se défatiguer quelque peu dans son fauteuil.

Depuis tant d'années qu'il ne perdait pas la mort de vue, il a nettement perçu qu'elle allait engager contre lui l'assaut suprême. Alors, lucidement, tranquillement, il a pris ses dispositions dernières : il a fait venir les bonnes religieuses de Kernisy pour leur faire son adieu, son confesseur pour recevoir les derniers sacrements, ses deux frères pour l'assister jusqu'à la fin. Par deux fois, bel exemple d'humilité, il a demandé publiquement pardon pour les gestes d'impatience qui avaient pu lui échapper durant sa terrible épreuve : impatiences bien compréhensibles, bien excusables et bien excusées. Puis, heureux de mourir, il s'est abandonné entre les bras de la Sainte Vierge et du miséricordieux Sauveur.

Ses obsèques ont été célébrées le 27 mars, à Pont-l'Abbé et le lendemain à Plogoff. Tandis que l'on conduisait sa dépouille mortelle vers la tombe de famille dans le cimetière parsemé d'un gazon de petites fleurs violettes couleur de la Passion., le temps, par contraste avec les tempêtes glaciales des jours précédents, était calme et tranquille ; un clair soleil brillait dans l'azur et faisait resplendir au loin la baie d'Audierne. Bien que l'air fût encore froid, on le sentait attiédi par une douce haleine de printemps. Et on se prenait à songer qu'enfin l'âme de M. Fily avait échappé aux rigueurs d'un long hiver terrestre et qu'à tire-d'aile elle avait émigré vers les régions sereines d'un autre monde que la gloire de Dieu illumine.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 21/04/1939 p. 251-254.*

